

L'ÉTHICO-ÉPISTÉMOLOGIE DES SCIENCES HUMAINES

Gilles FERRY*

Résumé

En relevant les apports particulièrement significatifs des textes qui composent l'ouvrage « Éthique, épistémologie et sciences de l'homme », cet article fait apparaître l'imbrication des problèmes épistémologiques et les problèmes éthiques qui font la spécificité des sciences humaines. Ces sciences se développent dans et par l'interaction entre les chercheurs et les acteurs, la confrontation de leurs représentations respectives et de leurs engagements réciproques. Leur démarche investigatrice, soumise aux exigences logiques et méthodologiques de toute science, ne peut s'accomplir et prendre sens que dans le respect de l'intimité et de l'identité des sujets concernés.

Abstract

This paper emphasizes the most significant contributions of the texts which make up the book "Ethics, Epistemology and Social Sciences", so as to bring out the interweaving of epistemological and ethical problems which constitute the specificity of social sciences. These sciences develop in and through the interaction between the researchers and the actors, the confrontation of their respective representations and their mutual commitments. Their research action, relying on the logical and methodological requirements of any science can only be carried out and take meaning in the respect of the intimacy and identity of the concerned subjects.

71

* - Gilles Ferry, Université Paris-X, Nanterre.

RÉFLEXIONS À PARTIR DE L'OUVRAGE COLLECTIF : *ÉTHIQUE, ÉPISTÉMOLOGIE ET SCIENCES DE L'HOMME* (1)

Entreprendre et développer une recherche en sciences humaines, c'est prendre pour objet de l'investigation la positivité des comportements, des discours, des représentations, des interactions caractéristiques des fonctionnements psychiques, groupaux, sociaux, institutionnels.

Il s'agit bien de faire des constats, d'établir des relations, de tenter des explications, de dégager des significations dont la portée dépasse le cas particulier, en dehors de tout jugement de valeur, c'est-à-dire de contribuer à la production d'un savoir, comme dans tout autre champ scientifique.

Mais dès lors que l'objet de connaissance est un sujet (ou des sujets), son approche, son traitement, sa symbolisation, sa publication dans des écrits relèvent d'une épistémologie très particulière. Car la connaissance s'élabore dans et par la relation qui s'instaure entre le sujet connaissant et le sujet objet de connaissance, lequel ne saurait être considéré comme une chose sans être de ce fait, dépouillé de sa spécificité. Il s'agit donc d'une *investigation interactive*. Comme dans toute recherche il y a lieu de s'interroger sur les règles logiques, méthodologiques et déontologiques nécessaires à sa poursuite et à son aboutissement. Au-delà de ces règles explicitement formulées, de nouvelles interrogations apparaissent visant à prendre en compte et à élucider, autant que faire se peut, les décalages, les malentendus et les dysfonctionnements ainsi que les ouvertures et les avancées que la dynamique de l'interaction ne manquera pas de faire surgir. Toute recherche de vérité dans le champ des sciences humaines est, de ce fait, recherche de sens, appréhension de valeurs.

72

La dimension éthique et la dimension épistémologique de la démarche y sont inégalement imbriquées. On peut dire que l'épistémologie des sciences humaines est une *éthico-épistémologie*.

Depuis l'élaboration du projet, à travers les avatars de sa réalisation jusqu'à l'éventuelle publication d'un rapport ou d'un article, la recherche se développe par l'analyse et le contrôle des phases successives de l'interaction chercheurs-acteurs, la

1 - *Éthique, épistémologie et sciences de l'homme*, sous la direction de J. Feldman, J.-C. Filloux, B. P. Lecuyer, M. Selz, M. Vincente, collection Logiques sociales, l'Harmattan, 1996. Ce livre est issu des journées d'études « Articulations entre éthique et épistémologie dans les sciences sociales (Anthropologie, Psychosociologie, Sociologie) qui ont eu lieu en mai 1994 à la Maison des sciences de l'homme. Les auteurs en sont Jacques Ardoino, Hélène Bezille, Pierre Bonte, Michel Dubois, Jacqueline Feldman, Jean-Claude Filloux, Luis E. Gamez, Gabriel Gasselin, Bernard-Pierre Lecuyer, Jean-Louis Le Grand, Cyril Lemieux, Christian Léomant, René Lourau, Jean Maisonneuve, Bernard Paillard, Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, Stéphanie Pryn, Marion Selz, Nicole Sotteau-Léomant, Manuela Vicente.

confrontation de leurs représentations et la régulation de leurs engagements respectifs. Les choix à faire, les discours à tenir, les dévoilements à opérer, les interprétations à formuler appellent une rigueur qui est tout à la fois d'ordre scientifique et d'ordre axiologique.

L'ouvrage collectif *Éthique, épistémologie et sciences de l'homme* explore divers aspects de l'articulation des problèmes éthiques et des problèmes épistémologiques que rencontrent les sciences humaines.

Il constitue une sorte d'état de la question. Il rassemble les points de vue de spécialistes d'anthropologie, de sociologie, de psychologie sociale et de sciences de l'éducation, en ordre dispersé, pourrait-on dire, en dépit du groupement des textes dans quatre porties (sens, savoirs, pratiques, déontologie). Le foisonnement des questions posées témoigne de la complexité et du caractère problématique de cette articulation.

Notre propos n'est pas de faire un compte rendu de l'ouvrage, chapitre après chapitre, mais de relever transversalement les apports qui nous apporassent particulièrement significatifs en les regroupant autour de quatre points clés :

- la notion d'éthique ;
- l'objet-sujet ;
- l'approche impliquante ;
- l'interaction.

Qu'en est-il de l'éthique ?

En tant que pratique sociale, la recherche est nécessairement soumise à des règles concernant son statut institutionnel, ses procédures, la diffusion de ses résultats. Des règles morales communément en usage dans notre société : proscription de la tromperie, du plagiat, de la violation du secret, etc., mais aussi des règles fixées par la déontologie propre à la profession (par exemple, garantie de l'anonymat des propos recueillis dans une enquête par entretiens ou par questionnaire, sauf disposition contraire acceptée par les intéressés, d'ailleurs plus ou moins codifiée et plus ou moins connue des praticiens dans tous les cas où son application n'est pas contrôlée par l'existence d'un ordre).

Quand on parle d'éthique, c'est autre chose et c'est relativement nouveau. J.-C. Filloux rappelle ici que Durkheim n'a jamais utilisé le terme d'éthique sauf comme synonyme de morale et il ajoute : « Or, si apparaissent à présent des questions d'ordre éthique, c'est précisément que nous sommes confrontés à des questions que les règles morales ne permettent pas de résoudre » (p. 60).

Dans le même sens, Ardoino pense que « *la notion d'éthique devrait être réservée à la réflexion problématique intéressant les droits fondamentaux et imprescriptibles de la personne humaine, considérée autant individuellement que collectivement* » (p. 25).

L'éthique ne prescrit pas. Gomez nous dit « *qu'elle met en rapport avec les choix possibles* » (p. 53). Il note que la morale produit des interdits donc de la culpabilité, alors que l'éthique « *se réfère aux rapports entre l'individu et le social, entre le souci de soi, le souci d'autrui et le souci de l'ensemble de la communauté* » (p. 51). Impliquante et non culpabilisante, la réflexion éthique suscite la responsabilité. C'est aussi de souci que parle Maisonneuve, « *les soucis concernant l'intimité de la personne, l'autonomie des groupes, les bases de l'identité* » (p. 82). Souci, réflexion, interrogation, l'éthique problématise les conduites à tenir en référence aux valeurs fondamentales dans un espace où s'exerce la liberté de chacun.

Ce n'est pas à dire que la réflexion éthique ne tend pas à privilégier certains principes d'action en rapport avec le contexte socio-culturel et à marquer certaines limites. Dans ce mouvement, elle peut conduire à remettre en question des règles morales ou déontologiques en usage. Aussi bien l'ouvrage se termine sur un chapitre qui pose le problème de « *la codification éthique des sciences humaines* » pour en examiner les risques et les difficultés (Gosselin, p. 195). « *Codification éthique* » : l'expression est un raccourci car c'est de déontologie qu'il s'agit, d'une déontologie inspirée par une réflexion éthique telle que le Comité d'éthique pour les sciences récemment créé au sein du CNRS a mission de promouvoir pour « *déranger avant tout, briser le silence* », comme le proclame sa Présidente (p. 197). La question reste posée de savoir si un Comité spécifique pour les sciences humaines s'avérerait souhaitable ou des comités particuliers par discipline. Il y a au moins deux problématiques, celle des sciences psychologiques et celle des sciences sociales. Il y a aussi le clivage sciences expérimentales et sciences non expérimentales. Pour Gosselin, la question du champ apparaît capitale « *car c'est elle qui ouvre la clé de la compétence et de la légitimité* » (p. 202).

74

L'objet-sujet

Le « *travail sur les langages disciplinaires* » dont parle Ardoino est d'ordre éthique tout autant qu'épistémologique. Les termes utilisés pour désigner le sujet-objet des sciences humaines impliquent une manière de le « *considérer* » qui consiste du même mouvement à le cadrer conceptuellement et à adopter une attitude à son égard. À partir d'une telle considération quel « *traitement* » lui réserve-t-on ?

En sociologie ou en psychologie sociale par exemple comment choisit-on de désigner ces êtres, individus ou groupes, dont on veut savoir quelque chose ? On les appelle, selon les cas agents ou acteurs. Si comme l'indique Ardoino,

« l'agent est "aisément" représenté dans un référentiel systémique en termes de fonctions et de compétences s'accommodant surtout d'une modélisation mécanique, l'acteur suppose déjà, à l'évidence, de partir de son intentionnalité et de son initiative propres contribuant à une élaboration de sens... » (p. 26).

Il y a lieu de ne pas oublier l'auteur « pensé en termes de particularité » et « s'inscrivant dans une histoire. Il se reconnaîtra et sera reconnu en tant que se trouvant explicitement à l'origine de... » (p. 57). C'est « l'homme capable de... » dont parle Paul Ricoeur (« je peux agir, je peux me raconter »).

La désignation de sujet se situe dans cette ligne, « sujet coauteur des définitions de ce qui est passible ou non dans l'ordre des techniques, des actions, des pratiques, au nom d'un universel humain » (Filloux, p. 61), alors que tout au contraire « le sujet » longtemps évoqué en psychologie expérimentale, « être vivant dont les caractéristiques conviennent pour les observations et les expérimentations », impliquait une position d'astreinte et de dépendance. Sujet s'entend ici comme conscience rationnelle incluant la dimension inconsciente, siège de la connaissance, de la vie émotionnelle, de l'activité volontaire.

L'approche impliquante

Le chercheur agit selon une intention, une logique, une rationalité inscrites dans l'institution de recherche qui « vont de soi » dans son approche du terrain. En amont se décident le choix de ce terrain, l'élaboration du projet (ses finalités : pour quoi ? pour qui ?), son cadre théorique, le choix des méthodes et de l'instrumentation, l'anticipation de sa mise en œuvre dans un plan de recherche, l'anticipation de l'aval des résultats obtenus, de leur publication, de leur utilisation.

75

Cette rationalité cependant ne s'applique à la réalité que dans le mouvement d'« une subjectivité émotionnelle, éthique, esthétique qui permet l'intercommunicabilité et favorise l'intelligibilité de l'autre » (Bonte, p. 35).

Ici apparaît le rôle de l'implication dont Lourau pointe quelques moments où l'entrecroisement de l'épistémologique et de l'éthique se retrouve :

- implication dans le paradigme. Ainsi en anthropologie, comme l'indique Bonte « le primat de la raison scientifique peut être le triomphe de la raison occidentale et au delà la légitimation des entreprises coloniales et impérialistes qui ont produit la connaissance anthropologique » (p. 32) ;
 - implication dans la restitution (mode d'exposé) ;
 - implication dans le champ de la recherche (ou recherche-action), construction de l'objet, modes d'observation, etc. ;
- « Mon sujet d'étude n'est pas un objet (une chose), note Gomez sur ce point. Il reste assujéti, aussi assujéti que moi, mais mon sujet de recherche c'est moi qui

le nomme, qui impute sur lui une autre identité, semblable ou différente de celle qu'il croit avoir. Donc j'interviens avec une certaine violence qui nomme, attribue, qui change le sujet. Moi je ne suis plus le même moi non plus, j'ai été moi-même altéré, touché, affecté... » (p. 55) ;

- implication dans l'institution (de recherche, impliquée elle-même dans son réseau institutionnel) ;
- implication dans la commande et les demandes... (p. 42).

Lourau rappelle ici ce que la théorie de l'implication doit à Georges Devereux qui a apporté « *l'éclairage du contre-transfert transposé à l'acte de recherche* » (p. 39), et se réfère à l'intuition de Piaget se demandant : « *Que devient la connaissance quand les actions du sujet sont intégrées dans les transformations mêmes qu'il étudie ?* » (p. 44). Lourau inscrit la théorie de l'implication dans la naissance d'une nouvelle logique. Il s'agirait d'une « *théorie générale (et non plus restreinte à des apports de subjectivisme ou de suppléments d'âme interactionnistes) exigeant de la part de ses défenseurs un énorme travail, à peine commencé, en vue de montrer que si la prise en compte réelle de l'implication reste bien limitée dans la démarche hypothético-déductive, elle se doit de construire un autre champ de cohérence, ainsi que Piaget en avait eu l'intuition* » (pp. 46-47).

L'interaction

« *Le spécialiste du comportement peut méconnaître l'interaction du sujet et de l'observateur dans l'espoir que s'il feint assez longtemps de croire qu'elle n'existe pas, elle finira par disparaître* », écrivait Georges Devereux. Le spécialiste du comportement tente parfois plus activement d'en esquiver les incidences supposées fâcheuses, soit en interposant entre le « sujet » et lui quelque écran, telles les grilles d'observation ou la glace sans tain, soit en adoptant une attitude systématiquement distante. Il est clair que ces recours défensifs ne sont pas neutres. Ils n'abolissent pas l'interaction, ils en modulent le jeu et induisent inhibition et replis.

Toute observation, toute enquête, toute expérimentation postule l'engagement du chercheur dans le jeu interactif, lequel conditionne les avancées de sa démarche.

Jeu certes aventureux, le travail heuristique dans les sciences humaines est travail en *interaction* qui met aux prises le sujet connaissant, et le sujet objet de connaissance, enquêteur-enquêté, auteur-acteur développent des transactions, une coopération, des oppositions, des malentendus qui appellent un travail *sur l'interaction* intéressant toutes les étapes de la recherche.

Dès ses premiers contacts avec le « terrain », le chercheur doit trouver la posture qui convient entre des exigences éthiques et heuristiques souvent divergentes dans « *la tension engagement-distanciation* » dont parlent Bazille et Lecuyer (p. 175). Il s'agit

d'articuler l'offre, la demande et la commande dans la mise au point d'un contrat par la négociation et le compromis. L'ajustement est d'autant plus difficile que les transactions se font autour de trois pôles : « *La demande sociale et les commanditaires, le milieu scientifique et les chercheurs, le travail d'enquête et les sujets sociaux*, (pp. 175-176), *"Triangle infernal"* » selon Bernard-Pierre Lecuyer. S'agissant des méthodes d'investigation, les procédures utilisées ne manquent pas de poser des problèmes d'ordre éthique.

Ainsi la pratique de l'expérimentation évoquée par Maisonneuve dans le cas de la psychologie sociale : « *Elle vise toujours à provoquer sous contrôle des réactions, disons "naturelles" que les sujets risqueraient d'inhiber ou de modifier s'ils étaient informés à l'avance de l'objectif et de la procédure du chercheur.* »

On saisit donc d'emblée l'aporie : certes il est nécessaire d'obtenir l'accord initial des sujets (ou des groupes)..., « *mais il n'est guère possible d'obtenir un consentement éclairé sous peine de compromettre leur spontanéité* » (pp. 83-84). Peut-on alors s'interdire toute manipulation ? Voire des tromperies, du moins « provisoires » ?

On se souvient des fameuses expériences de Milgram sur la soumission à l'autorité qui ont fait l'objet de nombreuses polémiques. Maisonneuve note que « *c'est au nom de l'éthique que Milgram en vient à justifier ses travaux en invoquant le souci de lucidité* » (p. 25).

Les méthodes cliniques sont censées échapper à ce type de problème, bien que d'une autre façon elles puissent donner lieu à manipulation pour déjouer les défenses et pour forcer l'intimité des personnes. Mais travaillant par principe sur la relation et l'intervention elles ouvrent au sujet un espace de parole qui l'associe directement à la démarche du chercheur. L'analyse biographique, entre autres pratiques cliniques, apparaît à Léomant et Sottien-Léomant propice à une rupture avec les analyses objectivantes qui méconnaissent l'acteur en tant que sujet : « *Par sa centration sur l'acteur, sa subjectivité, son histoire, l'approche biographique redécouverte en France grâce aux travaux de D. Bertaux (1976) représente une autre façon d'aborder la réalité sociale* » (p. 132).

Dans la conduite de leur recherche concernant les jeunes délinquants l'interaction se modifie « *s'éloignant de la forme question-réponse, elle devient dialogique* » et les rend porteur de leur effort de compréhension (p. 142).

Feldman et Le Grand font état d'une pratique des histoires de vie en coproduction où « *les personnes interrogées ne sont plus seulement des producteurs de discours, objets d'analyses effectuées ensuite par les seuls chercheurs, mais sont associés aux différentes étapes des processus de recherche, y compris l'écriture* » (pp. 97-98). Ces auteurs font référence à « *l'autobiographie raisonnée d'Henri Desroche où l'acteur social est invité à écrire, à se faire auteur, à s'inscrire dans un processus de recherche formelle, à se faire praticien-chercheur* » (p. 102).

Un autre aspect de l'interaction chercheur-acteur concerne l'élaboration du « savoir savant » à laquelle procède le chercheur à partir du « savoir profane » que lui livre l'acteur. « *Quelles sont les différences entre les deux sortes de savoirs ? Quelles sont leurs légitimités respectives ? Quels rapports entretiennent-ils entre eux ? Quelles circulations, conflits, complémentarités peut-on observer ? Quelles valeurs doivent présider à leurs échanges ?* » se demandent Feldman et Le Grand, citant le cas de l'histoire de la Résistance dont Pierre Laborie a examiné certains malentendus entre témoins et historiens devenus des « *trouble-mémoire* » (p. 91 et 96).

La recherche-action dans ses différentes formes, articulant production d'un savoir et innovation ou régulation de pratiques, met en place des dispositifs qui développent une coopération à tous les stades de la recherche. Savoirs profanes et savoirs savants y sont mis en interférence. Pour Feldman et Le Grand « *c'est sans doute le mouvement coopératif d'Henri Desroche qui a été le plus loin dans le sens de la liaison forte entre une sociologie de l'action et une actionnalisation de la sociologie, une intégration d'acteurs sociaux comme auteurs et coauteurs d'une performance heuristique* » (p. 101).

*
* *

« *Science avec conscience* », dit Edgar Morin.

Cela nous semble signifier une science :

- consciencieuse dans sa démarche investigatrice : rigueur de l'approche du terrain, de la méthodologie, rigueur du questionnement conçu selon « *le degré d'intelligibilité possible dans la connaissance de l'autre* » (Bonte, p. 33). Conscience épistémologique ;
- consciente des responsabilités qu'assume le chercheur en prenant pour objet de connaissance des sujets dont l'intimité, la liberté de consentement, l'identité doivent être de toute façon respectées. Conscience éthique ;
- consciente de la finalité ultime de toute recherche en sciences humaines dont les résultats ne prennent sens que comme repères, signaux, ouvertures propres à éveiller ou à renforcer l'autonomie des individus et des groupes. Perspective conscientisante.

Ainsi, critique épistémologique et vigilance éthique s'entremêlent, se soutiennent et se conjuguent tout au long de la dynamique élucidatrice en quoi consiste essentiellement la production d'une « science de l'homme ».